

MARIE-THÉRÈSE ESNEAULT

LES MURS ET LES RUES  
ONT DES OREILLES

*Soins psychologiques adaptés  
aux personnes en grande précarité*

 *Editions*  
Quintessence

**Du même auteur**

Avec Michel Gaulier : *Odeurs prisonnières*,  
Éditions Quintessence, 2002.

*Les parfums de la liberté*, Éditions de l'Atelier, 2005.

© 2008 — Éditions Quintessence

SARL Holoconcept

Rue de la Bastidonne — 13678 Aubagne Cedex — France

Tél. (+33) 04 42 18 90 94 — Fax (+33) 04 42 18 90 99

[www.editions-quintessence.com](http://www.editions-quintessence.com)

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.*

ISBN 978-2-913281-86-8

*À mes parents qui m'ont donné  
le goût des choses simples.*

*À ceux et celles  
qui m'ont accompagnée dans la vie*

*À ceux et celles qui,  
dans leur détresse, m'ont fait confiance  
et qui m'ont appris mon métier.*

*À mes collègues avec qui j'ai partagé  
tant de richesses  
et qui m'ont soutenue dans mes recherches.*



*Traitez les gens comme s'ils étaient  
ce qu'ils devraient être et vous les  
aiderez à être ce qu'ils peuvent être.*

GOETHE

*Une politique qui consiste  
à mettre de côté toute une population  
est forcément vouée à la haine.*

L'ABBÉ PIERRE



## PRÉFACE

Fin juin 2007, je reçois un mot de Marie-Thérèse :

*« Pedro, vous ne me connaissez pas bien (...). J'ai voulu rassembler dans un livre les recherches que je mène depuis de longues années (23 ans) dans ces lieux à la marge avec les personnes incarcérées et à la rue, à Emmaüs, où j'interviens depuis quatre ans. Accepteriez-vous de faire la préface de ce livre, sachant que vous connaissez bien cette population de la rue ? »*

Quelques jours après, nous nous sommes rencontrés pour travailler ensemble sur son manuscrit. Je lui ai fait part de mes impressions et remarques à la lecture de son texte. Nous étions chez elle et j'ai découvert ses outils de travail : les flacons de parfums, exposés sur des étagères entourées de coussins aux couleurs des tapis recouvrant le parquet. Il m'a été facile de l'imaginer dans sa petite cellule de prison ouvrant les flacons et les faisant sentir aux personnes incarcérées.

Nous ne nous connaissions pas, même si nos chemins se sont croisés rapidement en deux occasions, mais son travail de thérapeute en prison ne m'était pas inconnu. J'avais été intrigué et d'une certaine manière surpris par la nature de son travail. Sans connaître concrètement sa manière d'agir et sa technique, je me suis senti tout de suite en sympathie, en appétit de connaissance et proche d'elle. La raison en est simple : elle vient de ma façon de concevoir et de vivre le travail social auprès des personnes en grande difficulté. Je ne peux pas l'envisager sans être proche des personnes. Je crois au face-à-face dans la proximité. Je sais la nécessité de la distance dans le travail social, mais la distanciation ne peut, ne doit être prise, qu'à partir de la proximité et dans l'action étalée sur la durée.

Étant moi-même à la retraite, je me sens en harmonie avec ce qu'elle dit de son chemin : *« Quand je regarde mon parcours, je*

*constate qu'il est loin d'être linéaire. Ce n'est pas un long fleuve tranquille, même si un fil rouge s'en dégage : présence auprès des personnes à la marge, art, créativité, relation, parole, souffrance, contact avec la précarité. »*

« *Depuis le temps que je suis ici / J'ai oublié les bruits et les odeurs / Qui dehors partageaient ma vie* », écrit un de ses patients en prison. Tout enfermement – « *enfermé dedans* » entre quatre murs ou « *enfermé dehors* » dans la rue – étouffe les bruits et les odeurs d'un ailleurs perdu. En prison, le lieu et les conditions de vie dégagent l'odeur de la mort. Pour les personnes condamnées à vivre dans la rue, plutôt que des conditions de vie, c'est de conditions de mort dont il faut parler.

Devant ces situations où la souffrance fait corps avec le quotidien il n'y a que la vie, l'appétit de vivre et de vivre ensemble qui peut faire face. Les techniques viendront après. Créer du relationnel moyennant les sens, pas seulement la parole, est une manière de partager l'envie de vivre et de créer ensemble. « *Écouter* », « *sentir* », facilite le réveil d'émotions enfouies qui aident à l'éveil de la conscience et à mettre des mots sur la souffrance au point de se distancer d'un passé douloureux et d'envisager un avenir qu'on n'imaginait plus. J'appelle cela l'éveil à l'espoir. C'est le premier et dernier objectif d'une relation d'aide : ouvrir sur un horizon nouveau porteur d'espoir tout en se procurant les armes, les instruments, dont la voix elle-même, qui permettront de concrétiser l'espoir en réalisations précises.

Le savoir-faire technique vient compléter et développer ce relationnel interpersonnel qui prend son élan à partir du corps, des sens. Ceci est d'autant plus important qu'il s'agit de sujets dont le corps a été et continue d'être souvent très maltraité, au point d'être oublié et nié.

« *Si la vision nous renseigne sur l'apparence des choses et des êtres, l'odorat nous livre quelque chose de leur substance intime.* » Dans une société-spectacle où les apparences priment au point de réduire l'autre au paraître, faire appel à tous les sens est une source d'humanisation, et pas seulement pour les personnes en grande souffrance. Donner leur place aux sens, c'est reconnaître au corps sa dignité humaine.



Tout au long de ces pages, j'ai appris à mieux connaître mon propre corps et le potentiel humain enfoui en lui. Comme j'ai pris davantage conscience que seul l'amour des personnes en situation d'enfermement « dedans » ou/et « dehors » peut déclencher un type de relation entre les personnes qui fait grandir l'humain dans chaque membre de la société.

Pour tout cela, merci Marie-Thérèse.

Pedro MÉCA

« *Compagnon de la nuit* »



## INTRODUCTION

« Partir, c'est mourir un peu ». Le passage à la retraite fait vivre quelque chose de cette expérience et il est bon de s'interroger sur le sens de cette étape. En consultant le dictionnaire sur les mots *passer* et *retraite*, je vois qu'il est question de mouvement, d'action, de devenir, d'éloignement, de mise à l'écart, de recul, de repos, de solitude, de décision, d'abandon délibéré, de remise, de transmission, de production, de traversée, de mort. C'est forcément une période de crise comme pour tout changement. Pour moi, le moment est venu de vivre ce temps et je m'interroge. Je relis mon expérience professionnelle mais aussi toute ma vie. Je commence par faire le tri, je mets de l'ordre dans mes documents accumulés depuis tant d'années, je consulte mes archives, je revois mes cassettes vidéo, je relis mes diverses interventions écrites, je réécoute les musiques que j'ai tant de fois fait entendre à mes patients et je me pose des questions qui me perturbent : faut-il tout jeter et mettre une croix définitive sur ces années si riches ? À qui puis-je donner ces documents ? Comment laisser des traces et transmettre ces recherches ? Ne peuvent-elles pas servir à d'autres ? C'est finalement cette solution que j'ai choisie en décidant d'écrire et c'est le sens que j'ai donné à mes rangements. Je me suis mise à recueillir ces fruits dans une « corbeille » symbolique en vue de les offrir à qui voudra les goûter !

Je revois mes premières années d'enseignement dans un petit collège de campagne dans le Morbihan, mes cinquante élèves bien sages ouverts à tout. Déjà, j'ai ma guitare à la main et dès que je peux, je chante avec seulement cinq accords et une sorte de joie s'instaure, toute simple. Puis me voilà à Marseille, dans un foyer de jeunes travailleurs. C'est le choc. Je côtoie la grande misère de ces jeunes sans repère. Ma formation d'animatrice m'aide un peu à « assurer » et là encore, dès que je prends ma guitare ou que je mets

de la musique, une relation se construit et il me semble que nous parlons le même langage. C'est à ce moment-là que je commence des études de musique, non pas dans l'esprit du conservatoire mais dans une perspective large où une sensibilisation à diverses techniques me semble nécessaire : guitare, chant, percussions, solfège, harmonie, direction chorale. Et me voilà professeur de musique dans un petit collège de Provence : je cherche, j'invente, je crée avec mes élèves et les soi-disant « nuls » sont les « meilleurs » avec moi, à la grande surprise des autres profs. Je continue à réfléchir à ce pouvoir magique des sons : je monte des comédies musicales avec mes élèves, on fait un disque et grâce à l'argent récolté on peut acheter du matériel en kit pour fabriquer nos propres percussions. Malheureusement, le côté rigide de l'institution « Éducation nationale » m'empêche de mener jusqu'au bout mes intuitions. C'est après sept années dans cette école, au moment où je commence à tourner en rond, que je fais un rêve prémonitoire qui ne me laisse plus tranquille : « Je donne des cours de guitare à des détenus. » C'est là que je dois aller ! Dans ce lieu, la musique doit être un formidable moyen d'expression et de communication ! Après bien des difficultés administratives pour « entrer en prison », je commence peu à peu à donner des cours à de jeunes détenus à Fleury-Mérogis en tant qu'intervenante extérieure. Parallèlement, je fais de l'animation de quartier. La « mayonnaise » prend très vite, au point qu'on me propose davantage de vacances. Je suis ensuite « transférée » à Fresnes, dans le cadre des antennes toxicomanie et là je monte de nombreux concerts avec les détenus. Une formation de musicothérapeute m'est proposée par un centre de jour où je donne des cours de guitare à des malades psychotiques qui viennent durant la journée pour un suivi psychologique avec médiations artistiques. Ce certificat me permet d'être embauchée par l'hôpital psychiatrique de Villejuif qui me détache sur la prison. Un poste de 21 heures est ainsi créé. Là, je me sens libre d'inventer, n'ayant aucun programme. Même si cela est un parcours du combattant pour mettre en place un tel travail au sein de l'administration pénitentiaire je vais inventer la thérapie par les « odeurs » grâce à un détenu qui m'en réclame et je me rends compte que tout est bon dans la mesure où le vrai désir de l'autre peut surgir. Je termine ma « carrière », si on peut dire, à l'hôpital de la prison de Fresnes avec les grands malades venant de toutes les prisons de France : certains sont en fin de vie. Parallèlement je commence avec les personnes à la rue, à la boutique solidarité

Emmaüs à Créteil : même profil de population mais avec une autre problématique : je ne peux transposer ce que je fais en prison. Il me faut donc continuer à inventer. Quand je regarde mon parcours, je constate qu'il est loin d'être linéaire. Ce n'est pas un long fleuve tranquille, même si un fil rouge s'en dégage : présence auprès des personnes en grande difficulté, art, créativité, relation, parole, souffrance, contact avec la précarité. C'est tout mon être qui en est transformé et cela n'a pas été sans crise et sans travail intérieur.

Ce livre se veut donc être l'écho de cette longue expérience de 23 ans auprès de personnes en prison et de quatre années avec les personnes à la rue. Pas de théories mais plutôt des observations et des constantes notées jour après jour, me conduisant à vivre un esprit et une ligne de conduite. Ce n'est pas dans les livres que j'ai appris mon métier même si j'ai fait beaucoup de stages de formation en fonction des besoins que je ressentais. Ce sont mes patients qui m'ont enseignée. Je passerai donc en revue les diverses formes de thérapie utilisées en ces lieux marginaux. De nombreux témoignages de patients, que je publie avec leur accord, ponctueront mon récit et lui donneront force. Des questions demeurent et restent en suspens. Maintenant que je suis à la retraite, je continue avec les personnes à la rue à Emmaüs. Tout reste ouvert et ce temps n'est plus un temps mort, n'étant plus astreinte aux contraintes du travail professionnel, je peux continuer ma recherche et une présence plus gratuite. Je n'ai plus rien à prouver et cela me donne une grande liberté ! Comprenez qui pourra et goûtera qui le voudra de ces fruits parfois amers. Puisse ce livre donner envie aux thérapeutes d'aujourd'hui de tenter d'autres voies !



## CHAPITRE I

### DES MUSIQUES POUR PARLER

Il m'a fallu du temps pour percevoir que, si je suis devenue musicothérapeute, c'est que j'ai moi-même été guérie par la musique. Durant mon travail d'analyse, j'ai perçu que le chant et la musique avaient été pour moi le seul moyen d'expression durant mon enfance et mon adolescence. Mon père réunissait ses nombreux enfants, le soir à la veillée, sortait ses cahiers de chants écrits pendant la guerre durant laquelle il avait été fait prisonnier quatre ans et chantait, avec un plaisir sans pareil, des chansons d'amour, des souvenirs et on l'applaudissait : était-ce pour lui une manière d'exorciser des souffrances impossibles à dire, et une façon de nous donner de la joie ? Au cours des repas de mariage, il était toujours la vedette, en particulier avec une chanson : à chaque « tralala » du refrain, il faisait tourner son assiette maintenue en équilibre sur la pointe de son couteau avec sa serviette de table et tout le monde l'admirait ! Avait-il besoin de cette forme de reconnaissance ? Quant à moi, dès l'enfance j'avais une « voix d'or » et on me faisait chanter devant les invités. C'était aussi un moyen extraordinaire de m'exprimer. J'aurais voulu suivre des cours de musique, mais au vu de la pauvreté de ma famille, ce n'était pas envisageable. Je me souviens, qu'à l'âge de 19 ans, période où je commençais à travailler, j'ai fait rapporter d'Espagne, par ma sœur, ma première guitare. J'ai encore la sensation du toucher des cordes dès que je l'ai prise. Très vite, avec trois accords, je me suis mise à chanter, que ce soit avec mes élèves ou avec les jeunes à Marseille. Je passais aussi beaucoup de temps à écouter les musiques de cette population en grande difficulté et nous avions des échanges passionnants.

Après mon rêve prémonitoire, j'ai commencé à enseigner la guitare à des détenus. Je proposais des ateliers d'initiation à la guitare, montant des concerts, à partir de leurs créations. Déjà, je percevais l'évolution par l'ouverture et la confiance retrouvées : la relation s'instaurait très vite. Ce n'est qu'au bout de longues années que j'ai accepté de faire une formation de musicothérapeute : il m'a fallu vaincre une certaine réticence due à une peur de récupération de la musique à des fins thérapeutiques ! En effet, ce n'était plus le même travail et même si j'ai oscillé longtemps entre l'atelier musique et les séances de musicothérapie, progressivement, cela s'est clarifié et j'ai pu avancer dans ma réflexion. Toutefois, je sentais un grand décalage entre ce que j'avais appris au cours de cette formation et ce que je percevais dans la population carcérale. Il m'a donc fallu adapter les pistes et en inventer d'autres au fur et à mesure de ma pratique. C'est au terme de ce long parcours personnel que je peux tenter de partager ces recherches vécues en milieu carcéral.

## FORMES DE MUSICOTHÉRAPIE

### LA PRATIQUE MUSICALE

La question que l'on peut se poser est celle-ci : en quoi, faire de la musique est-il thérapeutique ? Suffit-il de prendre une guitare ? Combien, dans une première rencontre, me disent avoir « touché » un instrument. En effet, ils l'ont eu entre les mains mais sont incapables de sortir un accord ou un son correct. Ils ont pris l'instrument comme un jouet et dès qu'ils ont mesuré la difficulté, ils se sont arrêtés. Je constate que, chez beaucoup de jeunes, la plupart du temps, la musique est consommée dans une ambiance très fusionnelle, provoquant des sensations plus ou moins confuses. Le malade toxicomane vit souvent la musique comme un bain dans lequel il s'enfonce et où il se sent bien, et ceci, d'autant plus s'il l'écoute en groupe : il vit une illusion relationnelle. Ce qui le rebute c'est de devoir travailler longtemps avant d'obtenir un son correct, d'avoir à se soumettre à des règles précises. La plupart du temps ils assistent en auditeurs solitaires, se contentant d'assister au jeu de l'autre. Les acquisitions, sous forme d'exercices, mettent l'accent sur le renforcement du moi, le rapport à la réalité, la maîtrise et le